

Il est né à Berlin en 1924 [sic] dans une famille russe émigrée. Alors qu'il avait six ans, son père courait toute la journée la ville d'Anvers à la recherche d'un travail. Sa mère lui racontait inlassablement son enfance à la veille de la révolution russe...

- *Quoi lire Magazine* : *Le Lait de la nuit* est basé sur votre enfance...

- Boris Schreiber : Ce livre était en moi depuis presque toujours. Il fallait que j'écrive certaines scènes de mon enfance. Je m'y essaie depuis l'âge de quinze ans. Tous mes livres comportent des événements autobiographiques. Depuis la mort de ma mère en 84, j'ai senti que je devais parler d'elle pour remplir un vide...

- Q.L. : C'est le livre de votre mémoire, mais c'est aussi la mémoire de votre mère...

- B.S. : Mes parents ont beaucoup compté dans ma vie. Ma mère plus que mon père qui était obligé de travailler et s'absentait souvent. Nous étions des immigrants et vivions isolés. A cause des circonstances, mais aussi à cause de mon père qui méprisait les immigrants. J'ai vécu terriblement seul, avec pour unique confident ma mère... J'allais faire ses courses avec elle, et portais ses sacs quand ils étaient trop lourds. Nous nous sommes éloignés avant sa mort à 81 ans, elle souffrait depuis douze ans d'une psychose maniaco-dépressive. Nous avons toujours pensé, elle et moi, sans nous le dire ouvertement, que mon père empêchait l'entière plénitude de nos rapports... Or quand il est mort en 76, ça a été le drame entre elle et moi.

- Q.L. : Elle a toujours cru que vous étiez « fait pour avoir un grand destin... » et que vous la rendriez « immortelle »... A-t-elle lu vos livres ? En était-elle très fière ?

- B.S. : Elle m'a inculqué l'idée que dès que j'apparaissais quelque part, tout le reste devait s'écrouler. C'est mieux que le contraire... Mais tout de même... Elle avait la littérature dans le sang. Elle parlait le français avec un très fort accent russe, mais le lisait couramment. Quand elle lavait la vaisselle et que je l'essuyais, elle me récitait des poèmes, russes évidemment... En plus, elle commentait les livres qu'elle était en train de lire, les romans... C'était notre seul sujet de conversation. Au début je lui lisais mes brouillons. Elle a été mon premier critique. Elle avait le sens du style, des personnages et du dialogue. Quand elle n'était pas d'accord, des scènes terribles éclataient...

- Q.L. : A quel âge avez-vous commencé à écrire votre premier roman ?

- B.S. : J'ai commencé à écrire des poèmes à l'âge de sept ans et mon journal, à quatorze ans. Je le tiens toujours...

- Q.L. : Vous le publierez un jour...

- B.S. : Je ne sais pas. A défaut d'autre chose, il présentera au moins un intérêt humain : c'est-à-dire la vie d'un type juif, émigré, qui s'adapte sans vraiment s'adapter... Pendant la guerre on a été obligés de se cacher... J'ai essayé un premier roman vers quatorze ans. Mais je ne le sentais pas. Par contre, j'ai réussi à écrire une nouvelle à quinze ans. Et je l'ai montrée à André Gide.

- Q.L. : Qui vous a dit : « Vous êtes un enfant prodige... »

- B.S. : Il m'avait dit cela un peu avant... Il a lu cette nouvelle et m'a dit : « *Ça n'aurait pas été la guerre, je te faisais publier à la NRF !* » Vous vous rendez compte... Cette déveine qui m'a toujours poursuivi sur le plan littéraire ! Après la guerre, j'étais complètement dans le cirage : je ne faisais rien, je n'étais pas encore français... Mon père montait son affaire, difficilement, il voulait que je travaille avec lui. C'était hors de question pour moi. Je voulais être professeur. Pas du tout par vocation, mais à cause des vacances. J'ai donc commencé à écrire deux nouvelles, une manière détournée d'aborder le roman. Je n'osais pas encore vraiment me lancer. J'ai montré ces nouvelles à un ami, écrivain, Henri Thomas à qui Gide m'avait présenté. Tous les éditeurs ont refusé de les publier. Ça a été l'enfer. Je les ai rangées dans un tiroir et ne les ai jamais ressorties. De sorte que j'ai commencé à écrire mon premier vrai roman, autour de trente ans. Entre temps, j'avais acquis la nationalité française.

- Q.L. : Vous vouliez donc être prof...

- B.S. : J'ai raté tous mes examens... Finalement, ayant dépassé toutes les limites d'âge, on m'a dégoté un concours pour entrer dans l'enseignement technique. (L'équivalent du CAPES.) Je l'ai réussi de justesse. Ainsi je suis devenu fonctionnaire et j'ai pu continuer ce premier roman *Le Droit d'asile*. Ensuite il a fallu trouver un éditeur. Le porte-à-porte a recommencé... Enfin un jour, Kanters l'a accepté chez Denoël. C'est l'histoire d'un jeune gars qui pendant la guerre revient chez lui et ne retrouve plus ses parents, retenus comme otages. Il se retrouve seul à dix-huit ans, à Marseille. Il faut qu'il survive en vengeant ses parents. Cependant venger ses parents, ça ne voulait pas dire aller dans le maquis. Mais rester en vie par tous les moyens, y compris par lâcheté, y compris en collaborant...

- Q.L. : En dépit des difficultés, vous avez quand même continué...

- B.S. : Oui. *Les Heures qui restent* conte l'histoire d'un écrivain qui a créé un héros, mais qui n'arrive pas à lui donner de tête (rires). C'est une métaphore... Les tirages étaient lamentables : 400, 500 exemplaires. Alain Bosquet fut le premier à faire un article sur moi : « *Il y a dans ce livre un souffle de génie.* » Il a demandé à Denoël de me rencontrer. Il travaillait alors chez Calmann-Lévy et a publié mon troisième livre. Mais j'ai attendu au moins deux, trois ans avant que cela se fasse. J'ai eu le prix Combat. J'ai été invité en tant qu'écrivain en Tunisie. Et depuis ça ne s'est jamais reproduit. Je ne désire plus le succès...

- Q.L. : Vous connaissiez des gens comme Gide. Il aurait pu vous aider...

- B.S. : Quand je suis venu le trouver, après la guerre, avec le manuscrit des deux contes, il m'a dit : « *Ecoute, laisse-les moi, mais je ne te promets pas de les lire rapidement.* » J'ai refusé en pensant qu'il ne le ferait pas rapidement... Vous voyez jusqu'où ça devait aller, c'est de ma faute.

- Q.L. : Comment l'aviez-vous connu ?

- B.S. : Ma mère m'avait parlé des *Faux-Monnayeurs*. Ensuite j'ai lu ses autres livres. Je lui ai écrit et il m'a répondu.

- Q.L. : Vous avez longtemps éprouvé le besoin d'être reconnu, d'exister...

- B.S. : Oui. Ce besoin, je l'ai toujours, mais il se présente sous d'autres formes. Et je le satisfais autrement. Peu à peu, à force de puiser en soi-même, ou on se vide, ou on trouve un filon... Il faut croire que je n'étais pas vide et que j'ai quand même mes propres ressources. Je vis en circuit complètement fermé : je sens que j'ai en moi de quoi me suffire. Et pourtant, je rêvais tellement de cette gloire, ce succès... Il faut dire que ma femme, aussi, m'a un petit peu guéri de ça... Je n'ai pas connu le pire. Ma famille n'a pas été déportée.
- Q.L. : Vous avez eu beaucoup de chance...
- B.S. : C'est vrai. Notre devise était : « *Aide-toi et le Ciel t'aidera* »... On ne s'est pas déclarés comme juifs. Ma mère disait : « *Que le bourreau nous trouve, pourquoi aller au-devant ?* » On n'avait même pas de faux-papiers. Schreiber est un nom mixte, à la fois allemand, alsacien et juif.
- Q.L. : De toute façon, vous avez été des survivants...
- B.S. : Avoir été déporté, c'est atroce. Mais peut-être que lorsqu'on s'en sort, on est de nouveau quelqu'un. Moi, je n'ai jamais été personne. Même aujourd'hui. C'est grâce à ce que mon père a gagné que je vis aujourd'hui. A part mes livres, je n'ai rien fait...
- Q.L. : Mais ils sont à la B.N., c'est une chose acquise...
- B.S. : C'est vrai. Cela me vaut certaines amitiés auxquelles je tiens beaucoup. Toutefois je passe par toutes sortes de sentiments. Des haines quelquefois, vous n'avez pas idée...
- Q.L. : Contre qui, contre quoi ?
- B.S. : Contre tous... Contre tout le monde.
- Q.L. : Vous voulez dire que vous avez mauvais caractère ?
- B.S. : Pas tellement, en un sens. Je suis à vif. Ainsi, à force qu'on ne tient pas ses promesses, ça me met hors de moi... Cela dit, il y a des tas de moments où j'éprouve une certaine joie de vivre... J'aime un tas de choses : nager, la nature, le soleil...
- Q.L. : Vous n'êtes pas quelqu'un qui se considère comme maudit...
- B.S. : Si, je me le dis souvent. Mais je le prends sur moi. Et puis l'un n'empêche pas l'autre. J'ai remarqué que chez moi, les trucs les plus invraisemblablement antinomiques coexistent...
- Q.L. : Que pensez-vous du monde de l'édition ?
- B.S. : C'est l'horreur. Cette fois, j'ai eu de la chance. Un soir, dans un restaurant, j'ai rencontré François Bourin. Luneau Ascot – mon précédent éditeur – avait fermé ses portes et j'étais à la rue, comme à mes débuts, comme si rien n'avait bougé en trente ans. *Le Lait de la nuit* avait essuyé deux refus : un chez Orban, un autre chez Albin Michel, où on m'a dit : « *L'autobiographie d'un inconnu, ça n'intéresse personne !* »
- Q.L. : Quels sont les écrivains qui vous ont marqué ?

- B.S. : J'ai été impressionné par les classiques, Dante, Corneille, Dostoïevski, Rimbaud, Baudelaire, Kafka, Gide, Flaubert. Joyce m'a irrité. Dans la littérature moderne, j'ai rarement été touché par un livre entier. Mais seulement par des morceaux. Cela a été le cas d'*Au-dessous du Volcan*, et *Cent ans de solitude*. Maintenant je passe mon temps à lire. Et aussi à étudier des choses pour lesquelles j'étais totalement allergique au lycée : les sciences, la botanique, la physique, la philosophie, la théologie, l'astrophysique, la relativité, l'histoire... J'apprends des choses par cœur, chaque jour. Je ne me contente pas de lire et de prendre des notes. C'est bon pour les méninges... J'accumule aussi un peu les difficultés. Depuis dix ans, j'écris mon journal de la main gauche, bien que je ne sois pas ambidextre. Une façon de me dépasser. Ça donne au journal une allure différente : je ne m'étale pas.

- Q.L. : Quand travaillez-vous ?

- B.S. : Le matin, après le petit-déjeuner, pas plus de deux heures par jour et jamais plus de deux pages. Ensuite, il y a la relecture, les corrections, les querelles avec ma femme qui me critique... Je cherche à être concis, à exprimer l'inexprimable, en quelque sorte...

- Q.L. : Vous avez d'ailleurs écrit : « *Ma littérature est nucléaire.* »

- B.S. : Je tire tout de moi. Mais moi, c'est encore vague. Je sors tout de l'intérieur de ce moi, du noyau de ce moi. C'est pour ça que ma littérature est nucléaire. J'estime que dans le noyau, finalement, il y a le monde. De même que dans l'ultime matière, la matière cantique [sic]. Il y a des petits trucs volatiles, insaisissables...

- Q.L. : Croyez-vous en Dieu ?

- B.S. : En un sens, oui. Je crois à quelque chose qui me dépasse. C'est commode de dire Dieu. Il m'est impossible de croire simplement à l'addition de nos éléments. Mais c'est en dehors de toute église, de toute religion...

- Q.L. : Teilhard de Chardin a dit : « *Dieu et la science convergent.* »

- B.S. : Si je lis toutes ces choses savantes, c'est que je voudrais trouver « l'esprit humain » qui engloberait les multiples activités de l'esprit. Est-ce Dieu qui se trouve au centre ? C'est possible. Cela dit, je passe par des moments de rêverie vague, de déprime, de doute...

- Q.L. : Avez-vous écrit *Le Lait de la nuit* pour qu'il reste quelque chose de votre famille, de vous ?

- B.S. : J'essaie de comprendre ce qu'est la destinée. Le temps est en un sens limité à la vie. Alors que pour moi, le destin va au-delà de la vie. Chaque mort a un destin posthume. Aucun destin n'est ordinaire. C'est ça que je veux essayer de montrer...

Le Lait de la nuit

de Boris Schreiber

François Bourin, 255 p., 90 F.